

Avec Mercure en ce palais entré,
Selon leur rang je vis sur maint degré
Les dieux assis, Jupiter à la tête :
Tous paraissaient en des atours de fête.
Le Sort ouvrit un livre à cent fermoirs,
Puis fit crier dans les sacrés manoirs
Par trois hérauts, à trois fois différentes,
Le contenu des paroles suivantes :

De par Jupin soient les dieux avertis,
Conformément à nos divins usages,
Que l'on va faire au ciel deux mariages
Avant qu'ils soient sur la terre accomplis.

Au mot d'hymen je vis chacun se taire,
Et les ouï par trois fois publier :
L'un pour Conti¹, l'autre pour l'héritier
Du Jupiter de ce bas hémisphère².
On applaudit; puis, silence étant fait,
Le dieu des vers lut deux épithalames.
En voici l'un : Couple heureux et parfait,
Couple charmant, faites durer vos flammes
Assez longtemps pour nous rendre jaloux ;
Soyez amants aussi longtemps qu'époux.
Douce journée ! et nuit plus douce encore,
Heures, tardez, laissez au lit l'Aurore.
Le temps s'envole ; il est cher aux amants,
Profitez donc de ses moindres moments,
Jeune princesse, aimable autant que belle,
Jeune héros, non moins aimable qu'elle ;
Le temps s'envole ; il faut le ménager ;
Plus il est doux, et plus il est léger.

Phébus se tut : et bien que dans leur âme
Les immortels enviassent Conti,
Du couple heureux et si bien assorti
L'on dit au Sort qu'il prolongeât la trame,
S'il se pouvait. Puis le père des vers,
Changeant de ton pour l'autre épithalame,
Lut ce qui suit : Chantez, peuples divers,
Que tout fleurisse aux terres leurs demeures³.

¹ Il s'agit ici de Louis-Armand de Bourbon, prince de Conti, pair de France, né en 1661, marié le 16 janvier 1680 à Marie-Anne de Bourbon, dite mademoiselle de Blois, duchesse de la Vallière, fille naturelle du roi et de madame de la Vallière, le 2 octobre 1666, morte le 3 mai 1739, depuis princesse douairière de Conti, son mari étant mort sans postérité le 9 novembre 1683. Voyez Anselme, *Histoire généalogique et chronologique de la maison de France*, troisième édition, in-folio, 1726, t. I, p. 348-350.

² Le Jupiter de ce bas hémisphère est Louis XIV, et son héritier est Louis de France, ou le Dauphin, marié le 7 mars 1680 à Anne-Marie-Christine, fille de l'électeur de Bavière.

³ VAR. Dans les éditions modernes :

Que tout fleurisse aux terrestres demeures.

Cette leçon est peut-être préférable pour l'élégance et l'harmoni-

Ne tardez plus ; avancez, lentes Heures ;
Allez porter aux humains un printemps
Tel que celui qui commença le temps.
Heures, volez ; hâtez l'heur⁴ et la joie
Du fils des dieux, à qui l'Olympe envoie
Une princesse⁵ au regard enchanteur.
Mille beaux dons éclatent dans son cœur ;
En son esprit, en son corps mille charmes :
Amour la suit, Amour a pris des armes
Qui soutiendront l'honneur de son carquois.
Prince, il faudra se rendre cette fois.

Ces chants finis, je ne saurais vous dire
Comment enfin chacun se sépara.
Mercure seul avec moi demeura.
J'obtins de lui que de ce vaste empire
L'on m'ouvrirait les temples ; et je vis
Deux noms fameux, deux noms rivaux prétendre
Le premier rang aux célestes lambris :
L'un, c'est LOUIS ; l'autre, c'est ALEXANDRE.
De ces deux rois je comparai les faits,
Non la personne ; elle est trop différente :
Et Statira, qui se méprit aux traits
Du conquérant dont la Grèce se vante⁶,
Au roi des Francs n'aurait jamais erré :
Toujours ce prince aux regards se présente
Mieux fait qu'aucun dont il soit entouré.
Je vis encore une jeune merveille ;
Si ce n'est vous, c'en est une pareille :
Mais c'est vous-même ; et Mercure me dit
Comment le ciel un tel œuvre entreprit.

Mortel, dit-il, il est bon de t'apprendre
Par quel motif ce chef-d'œuvre fut fait.
Un jour Jupin, se trouvant satisfait
Des vœux qu'en terre on venait de lui rendre,
Nous dit à tous : Je veux récompenser
De quelque don la terrestre demeure.
Le don fut beau, comme tu peux penser ;
Minerve en fit un patron tout à l'heure.
L'éclat fut pris des feux du firmament ;
Chaque déesse, et chaque objet charmant
Qui brille au ciel avec plus d'avantage,
Contribua du sien à cet ouvrage.

nie ; mais ce n'est pas celle de la Fontaine. Les éditions des *Œuvres posthumes* et celle des *Œuvres diverses* de 1729 s'accordent à donner ce vers tel que je l'ai rétabli dans le texte.

⁴ Le bonheur. « Heur », dit la Bruyère, se plaçait où bonheur ne saurait entrer : il a fait *heureux*, qui est français, et il a cessé de l'être. Le défaut qui se trouve dans ce vers de la Fontaine donne, suivant nous, la raison qui a fait disparaître ce mot de la langue ; il ressemblait trop au mot *heure*, qui a une tout autre signification.

⁵ Marie-Christine de Bavière.

⁶ Femme de Darius Codoman, qui prit Ephésion pour le conquérant macédonien.

Pallas y mit son esprit si vanté,
Junon son port, et Vénus sa beauté ;
Flore son teint, et les Grâces leurs grâces.
Heureux mortel ! en un point tu surpasses
Tous tes pareils ; car lequel d'entre vous,
Favorisé jusqu'à ce point par nous,
A jamais vu l'Olympe et sa structure ?
Retourne-t'en, conte ton aventure,
Chante aux humains ces miracles divers.
Il n'eut pas dit, que, sans autre machine,
Je me revis dans le bas univers.
Divin objet, voilà votre origine ;
Agréez-en le récit dans ces vers.

LE FLORENTIN.

SATIRE SUR LE MÊME SUJET QUE L'ÉPITRE
SUIVANTE¹.

1680.

Le Florentin²
Montre à la fin
Ce qu'il sait faire :

Il ressemble à ces loups qu'on nourrit, et fait bien ;
Car un loup doit toujours garder son caractère,
Comme un mouton garde le sien.
J'en étais averti ; l'on me dit : Prenez garde ;
Quiconque s'associe avec lui se hasarde :
Vous ne connaissez pas encor le Florentin ;
C'est un paillard, c'est un mâtin
Qui tout dévore,
Happe tout, serre tout : il a triple gosier.
Donnez-lui, fourrez-lui, le glout³ demande encore :
Le roi même aurait peine à le rassasier.

Malgré tous ces avis, il me fit travailler.

Le paillard s'en vint réveiller
Un enfant des neuf Sœurs ; enfant à barbe grise,
Qui ne devait en nulle guise
Être dupe : il le fut, et le sera toujours.

¹ Boutade satirique contre Lulli, qui avait engagé la Fontaine à faire un opéra. La Fontaine composa *Daphné* ; et quand cet ouvrage fut achevé, Lulli le refusa, comme peu propre à la musique, et préféra l'opéra de *Proserpine* de Quinault, qu'il mit en musique. Notre poète, irrité d'un tel procédé, écrivit alors cette pièce de vers, qui circula d'abord en manuscrit, et fut imprimée, contre le gré de l'auteur, dans un recueil de ses contes, publié à Amsterdam en 1691, t. II, p. 1.

² Jean-Baptiste Lulli, né à Florence en 1633, et mort le 22 mars 1687, fut amené en France, à l'âge de treize à quatorze ans, par le chevalier de Guise, et a composé tous ses ouvrages à Paris.

³ Vieux mot, pour glouton. On le trouve dans le *Trésor de la langue française*, de Nicot, in-folio, 1606, p. 315. *Glout* se dit encore en basse Bretagne.

Je me sens né pour être en butte aux méchants tours.
Viens encore un trompeur, je ne tarderai guère.

Celui-ci me dit : Veux-tu faire,
Prestò, prestò, quelque opéra,
Mais bon ? ta muse répondra
Du succès par-devant notaire.
Voici comment il nous faudra
Partager le gain de l'affaire.
Nous en ferons deux lots, l'argent et les chansons :
L'argent pour moi, pour toi les sons :
Tu t'entendras chanter, je prendrai les testons⁴ ;
Volontiers je paye en gambades.

J'ai huit ou dix trivelinades
Que je sais sur mon doigt ; cela joint à l'honneur
De travailler pour moi, te voilà grand seigneur.
Peut-être n'est-ce pas tout à fait sa harangue ;
Mais s'il n'eut ces mots sur la langue,
Il les eut dans le cœur. Il me persuada ;
A tort, à droit me demanda
Du doux, du tendre, et semblables sornettes,
Petits mots, jargons d'amourettes
Confits au miel ; bref, il m'enquinauda⁵.
Je n'épargnai ni soins ni peines
Pour venir à son but et pour le contenter :
Mes amis devaient m'assister ;
J'eusse, en cas de besoin, disposé de leurs veines.
Des amis ! disait le glouton,
En a-t-on ?

Ces gens te tromperont, ôteront tout le bon,
Mettront du mauvais en la place.
Tel est l'esprit du Florentin :
Soupçonneux, tremblant, incertain,
Jamais assez sûr de son gain,
Quoi que l'on dise ou que l'on fasse.
Je lui rendis en vain sa parole cent fois ;
Le b...⁶ avait juré de m'amuser six mois.
Il s'est trompé de deux ; mes amis, de leur grâce
Me les ont épargnés, l'envoyant où je croi
Qu'il va bien sans eux et sans moi.

Voilà l'histoire en gros : le détail a des suites
Qui valent bien d'être déduites ;

⁴ Le teston était à cette époque une monnaie de France, en argent ayant cours, dont le poids était de sept deniers dix grains trebuchant, et qui valait une livre trois deniers. Voyez l'*Ordonnance du 2 mai 1679*, in-8°, p. 9.

⁵ Du nom de *Quinault* la Fontaine fait un verbe expressif et plaisant.

⁶ Cette grossière injure n'était malheureusement pas une calomnie ; les mœurs de Lulli étaient infâmes, et connues de tous ses contemporains. Malgré la faveur dont jouissait auprès du roi ce musicien, la police, avertie par la clameur publique, fit enlever son petit valet Brunet, et le fit mettre à Saint-Lazare. Voyez à ce sujet les *Œuvres de Pavillon*, t. II, p. 177, et les *Œuvres de Chaulieu*, t. II, p. 91, édit. 1774, in-8.

Mais j'en aurais pour tout un an ;
Et je ressemblerais à l'homme de Florence ,
Homme long à conter , s'il en est un en France.
Chacun voudrait qu'il fût dans le sein d'Abraham.
Son architecte , et son libraire ,
Et son voisin , et son compère ,
Et son beau-père ,
Sa femme , et ses enfants , et tout le genre humain ,
Petits et grands , dans leurs prières ,
Disent le soir et le matin :
Seigneur , par vos bontés pour nous si singulières ,
Délivrez-nous du Florentin.

XIV.

SUR LE MÊME SUJET QUE LA PIÈCE PRÉCÉDENTE.

A MADAME DE THIANGES¹.

1680.

Vous trouverez que ma satire
Eût pu ne se point écrire ,
Et que tout ressentiment ,
Quel que soit son fondement ,
La plupart du temps peut nuire ,
Et ne sert que rarement.
J'eusse ainsi raisonné si le ciel m'eût fait ange ,
Ou Thiange ;
Mais il m'a fait auteur , je m'excuse par là :
Auteur , qui pour tout fruit moissonne
Un peu de gloire. On le lui ravira ,
Et vous croyez qu'il s'en taira ?
Il n'est donc plus auteur : la conséquence est bonne.
S'il s'en rencontre un qui pardonne ,
Je suis cet indulgent ; s'il ne s'en trouve point ,
Blâmez la qualité , mais non pas la personne.
Je pourrais alléguer encore un autre point :
Les conseils.—Et de qui?—Du public. C'est la ville ,
C'est la cour , et ce sont toutes sortes de gens ,
Les amis , les indifférents ,
Qui m'ont fait employer le peu que j'ai de bile :
Ils ne pouvaient souffrir cette atteinte à mon nom.
La méritais-je ? on dit que non.
Mon opéra , tout simple , et n'étant , sans spectacle ,
Qu'un ours qui vient de naître , et non encor léché ,
Plait déjà. Que m'a donc Saint-Germain² reproché ?

¹ Madame de Thianges, sœur de madame de Montespan, et la protectrice de notre poète, le blâma de s'être abandonné à la colère, et d'avoir écrit la satire précédente: elle entreprit de le raccommoier avec Lulli, et y parvint. Voyez, pour plus d'éclaircissements sur ce sujet, l'*Histoire de la vie et des ouvrages de J. de la Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 304.
² C'est-à-dire la cour.

Un peu de pastorale? enfin ce fut l'obstacle.
J'introduisais d'abord des bergers; et le roi
Ne se plait à donner qu'aux héros de l'emploi.
Je l'en loue. Il fallait qu'on lui vantât la suite;
Faute de quoi ma muse aux plaintes est réduite.
Que si le nourrisson de Florence³ eût voulu,
Chacun eût fait ce qu'il eût pu.
Celui qui nous a peint un des travaux d'Alcide
(Je ne veux dire Euripide,
Mais Quinault⁴), Quinault donc pour sa part aurait eu
Saint-Germain⁵, où sa muse au grand jour eût paru;
Et la mienne, moins parfaite,
Eût eu du moins Paris, partage de cadette :
Cadette que peut-être on eût cru quelque jour
Digne de partager en aînée à son tour.
Quelque jour j'eusse pu divertir le monarque.
Heureux sont les auteurs connus à cette marque !
Les neuf Sœurs proprement n'ont qu'eux pour favoris.
Qu'est-ce qu'un auteur de Paris ?
Paris a bien des voix ; mais souvent, faute d'une ,
Tout le bruit qu'il fait est fort vain.
Chacun attend sa gloire ainsi que sa fortune
Du suffrage de Saint-Germain.
Le maître y peut beaucoup; il sert de règle aux autres:
Comme maître premièrement,
Puis comme ayant un sens meilleur que tous les nôtres.
Qui voudra l'éprouver obtienne seulement
Que le roi lui parle un moment.
Ah! si c'était ici le lieu de ses louanges !
Que ne puis-je en ces vers avec grâce parler
Des qualités qui font voler
Son nom jusqu'aux peuples étranges⁶ !
On verrait qu'entre tous les rois
Le nôtre est digne qu'on l'estime :
Mais il faut pour une autre fois
Réserver le feu qui m'anime.
Je ne puis seulement qu'étaler aujourd'hui
Son esprit et son goût à juger d'un ouvrage ;
L'honneur et le plaisir de travailler pour lui.
Ceux dont je me suis plaint m'ôtent cet avantage :
Puis-je jamais vouloir du bien
A leur cabale trop heureuse ?
D'en dire aussi du mal, la chose est dangereuse :
Je crois que je n'en dirai rien.
Si pourtant notre homme se pique
D'un sentiment d'honneur, et me fait à son tour
Pour le roi travailler un jour ,
Je lui garde un panégyrique.

¹ Jean-Baptiste Lulli.

² Dans son opéra d'*Alceste*.

³ Saint-Germain en Laye, où la cour se tenait alors.

⁴ C'est-à-dire les nations étrangères. On retrouve fréquemment cette locution dans Malherbe, et dans d'autres poètes de cette époque.

XVI. — DISCOURS

A MADAME DE LA SABLIERE¹.

1681.

Il est homme de cour , je suis homme de vers ;
Jouons-nous tous deux de paroles :
Ayons deux langages divers ,
Et laissons les hontes frivoles.
Retourner à Daphné² vaut mieux que se venger.
Je vous laisse d'ailleurs ma gloire à ménager.
Deux mots de votre bouche et belle et bien-disante
Feront des merveilles pour moi.
Vous êtes bonne et bienfaisante ,
Servez ma muse auprès du roi.

XV. — A M. GALIEN,

EN LUI RENDANT SES POÉSIES ENVELOPPÉES
D'UNE ARMOIRIE D'ENTERREMENT.

J'ai lu tes vers , dont je n'eus cure
Dès que j'en vis la couverture :
C'était un drap de sépulture
Qui me semblait de triste augure.
Aussitôt je fis conjecture
Que ces vers seraient la pâture
De ceux qui sous la tombe dure
N'épargnent nulle créature ;
Mais , quand j'en eus fait la lecture ,
Il me fut force d'en conclure
Que cette plaisante écriture
Fait rire les gens sans mesure.
Que si ta belle humeur te dure ,
Tu feras descendre Voiture
Du Pégase à la corne dure ,
Et ne saurais à la Couture³
Trouver de plus fine monture.
Mais prends garde , je te conjure ,
Qu'il ne t'affole la fressure ,
Ou fasse au chef une blessure
Qui soit de difficile cure ;
Car il est gai de sa nature
Fringant , délicat d'embouchure ,
Et ce n'est pas chose trop sûre
Que d'y monter à l'aventure.
Si tu le domptes , je t'assure
Qu'un jour chez la race future
Tu seras en bonne posture ;
Mais diable , c'est là l'enclouure⁴.

¹ C'est le titre de cet opéra rejeté, et notre poète trouva plus sage de le perfectionner que de se venger de celui qui l'avait dédaigné.

² Célèbre foire de Reims, qui commence le premier mardi après Pâques, et dure huit jours. Elle se tenait dans la rue de la Couture, plantée d'arbres, et fort large, à l'extrémité occidentale de la ville, entre l'église et la porte Saint-Jacques, qui depuis a pris le nom de porte Neuve.

³ C'est là le difficile, et ce qui donne de la peine.

Désormais que ma muse, aussi bien que mes jours ,
Touche de son déclin l'inévitable cours ,
Et que de ma raison le flambeau va s'éteindre ,
Irai-je en consumer les restes à me plaindre ,
Et, prodigue d'un temps par la Parque attendu ,
Le perdre à regretter celui que j'ai perdu ?
Si le ciel me réserve encor quelque étincelle
Du feu dont je brillais en ma saison nouvelle ,
Je la dois employer ; suffisamment instruit
Que le plus beau couchant est voisin de la nuit.
Le temps marche toujours ; ni force, ni prière,
Sacrifices ni vœux , n'allongent la carrière :
Il faudrait ménager ce qu'on va nous ravir.
Mais qui vois-je que vous sagement s'en servir ?
Si quelques-uns l'ont fait, je ne suis pas du nombre ;
Des solides plaisirs je n'ai suivi que l'ombre ;
J'ai toujours abusé du plus cher de nos biens.
Les pensers amusants , les vagues entretiens ,
Vains enfants du loisir , délices chimériques ;
Les romans et le jeu , peste des républiques ,
Par qui sont dévoyés les esprits les plus droits ,
Ridicule fureur qui se moque des lois ;
Cent autres passions , des sages condamnées ,
Ont pris comme à l'envi la fleur de mes années.

L'usage des vrais biens réparerait ces maux ;
Je le sais , et je cours encore à des biens faux.
Je vois chacun me suivre : on se fait une idole
De trésors , ou de gloire , ou d'un plaisir frivole.
Tantales obstinés , nous ne portons les yeux
Que sur ce qui nous est interdit par les cieus.
Si faut-il² qu'à la fin de tels pensers nous quittent ;
Je ne vois plus d'instant qui ne m'en sollicitent.
Je recule , et peut-être attendrai-je trop tard :
Car , qui sait les moments prescrits à son départ ?
Quels qu'ils soient, ils sont courts ; à quoi les emploierai-je ?

Si j'étais sage , Iris (mais c'est un privilège
Que la nature accorde à bien peu d'entre nous) ,
Si j'avais un esprit aussi réglé que vous ,
Je suivrais vos leçons , au moins en quelque chose :
Les suivre en tout, c'est trop ; il faut qu'on se propose

¹ Cette épître a le titre de *Discours* dans les ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de la Fontaine, t. I, p. 126, où elle a été publiée pour la première fois. Notre poète lut cette épître à la séance publique de l'Académie française qui fut tenue pour sa réception. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 333.

² Pourtant il faut. Voyez sur cette locution la note qui est à la page 520.

Un plan moins difficile à bien exécuter,
Un chemin dont sans crime on se puisse écarter¹.
Ne point errer est chose au-dessus de mes forces :
Mais aussi, de se prendre à toutes les amorces,
Pour tous les faux brillants courir et s'empresser !

J'entends que l'on me dit : Quand donc veux-tu cesser ?
Douze lustres et plus² ont roulé sur ta vie :
De soixante soleils la course entresuivie
Ne t'a pas vu goûter un moment de repos :
Quelque part que tu sois, on voit à tous propos
L'inconstance d'une âme en ses plaisirs légère,
Inquiète, et partout hôtesse passagère ;
Ta conduite et tes vers, chez toi tout s'en ressent :
On te veut là-dessus dire un mot en passant.
Tu changes tous les jours de manière et de style ;
Tu cours en un moment de Térence à Virgile :
Ainsi rien de parfait n'est sorti de tes mains.
Eh bien ! prends, si tu veux, encor d'autres chemins ;
Invoque des neuf Sœurs la troupe tout entière ;
Tente tout, au hasard de gâter la matière :
On le souffre, excepté tes contes d'autrefois³.
J'ai presque envie, Iris, de suivre cette voix ;
J'en trouve l'éloquence aussi sage que forte.

Vous ne parleriez pas ni mieux, ni d'autre sorte :
Serait-ce point de vous qu'elle viendrait aussi ?
Je m'avoue, il est vrai, s'il faut parler ainsi,
Papillon du Parnasse, et semblable aux abeilles
A qui le bon Platon⁴ compare nos merveilles :
Je suis chose légère, et vole à tout sujet ;
Je vais de fleur en fleur, et d'objet en objet ;
A beaucoup de plaisirs je mêle un peu de gloire.
J'irais plus haut peut-être au temple de Mémoire,
Si dans un genre seul j'avais usé mes jours ;
Mais, quoi ! je suis volage en vers comme en amours.

En faisant mon portrait, moi-même je m'accuse,
Et ne veux point donner mes défauts pour excuse ;
Je ne prétends ici que dire ingénument

¹ Madame de la Sablière était alors très-pieuse; elle communiait souvent, et faisait de fréquentes retraites dans la maison des incurables.

² La Fontaine avait soixante-trois ans lorsqu'il fit lecture de cette épître à l'Académie.

³ On avait fait promettre à la Fontaine de ne plus composer de contes quand il serait reçu de l'Académie. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 527.

⁴ La Fontaine fait ici allusion à ce passage de Platon, dans le dialogue intitulé *Ion* : « Ce que se vantent de faire les poètes lyriques, leur imagination le fait véritablement; ils nous disent que les vers qu'ils nous apportent ils les ont cueillis dans les vergers et les jardins des Muses, où coulent des fontaines de miel; et que, semblables aux abeilles, ils voltigent çà et là, et ils nous disent la vérité: car le poète est un être sacré, léger, volage. » (Traduction de l'abbé Arnaud, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XXXIX, p. 265.

L'effet bon ou mauvais de mon tempérament.
A peine la raison vint éclairer mon âme
Que je sentis l'ardeur de ma première flamme.
Plus d'une passion a depuis dans mon cœur
Exercé tous les droits d'un superbe vainqueur.
Tel que fut mon printemps, je crains que l'on ne voie
Les plus chers de mes jours aux vains désirs en proie.

Que me servent ces vers avec soin composés ?
N'en attends-je autre fruit que de les voir prisés ?
C'est peu que leurs conseils, si je ne sais les suivre,
Et qu'au moins vers ma fin je ne commence à vivre :
Car je n'ai pas vécu ; j'ai servi deux tyrans ;
Un vain bruit et l'amour ont partagé mes ans.
Qu'est-ce que vivre, Iris ? vous pouvez nous l'apprendre.
Votre réponse est prête ; il me semble l'entendre :
C'est jouir des vrais biens avec tranquillité ;
Faire usage du temps et de l'oisiveté ;
S'acquitter des honneurs dus à l'Être suprême ;
Renoncer aux Phyllis en faveur de soi-même ;
Bannir le fol amour et les vœux impuissants,
Comme hydres dans nos cœurs sans cesse renaissants.

XVII.

REMERCIEMENTS DU COMTE DE FIESQUE

AU ROI¹.

1684.

Vous savez conquérir les États et les hommes ;
Jupiter prend de vous des leçons de grandeur ;
Et nul des rois passés, ni du siècle où nous sommes,
N'a su si bien gagner l'esprit avec le cœur.

Dans les emplois de Mars, vos soins, votre conduite,
Votre exemple et vos vœux animent nos guerriers ;
Vous étendez partout l'ombre de vos lauriers :

La terre enfin se voit réduite
A vous venir offrir cent hommages divers ;
Vous avez enfin su contraindre
Tous les cantons de l'univers
A vous obéir ou vous craindre.

J'étais près de céder aux destins ennemis,
Quand j'ai vu les Génois soumis,

¹ Louis XIV força la république de Gènes à payer cent mille écus au comte de Fiesque, en dédommagement des droits que celui-ci prétendait avoir sur cette république, et sur lesquels il avait fait imprimer un mémoire. Cette somme fut payée avant la signature du traité avec cette république, qui n'eut lieu qu'à la fin de février 1685. Le comte de Fiesque récita au roi la pièce que la Fontaine avait composée pour lui à ce sujet, le 7 novembre 1684. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, troisième édition, 1824, in-8°, p. 556.

Malgré les faveurs de Neptune,
Malgré des murs où l'art humain
Croyait enchaîner la fortune
Que vous tenez en votre main.

Cette main me relève, ayant abaissé Gène ;
Je ne l'espérais plus, je n'en suis plus en peine.
Vos moindres volontés sont autant de décrets,
Vos regards sont autant d'oracles :
Je ne consulte qu'eux ; et, malgré les obstacles,
Je laisse agir pour moi vos sentiments secrets.

Vous témoignez en tout une bonté profonde,
Et joignez aux bienfaits un air si gracieux,
Qu'on ne vit jamais dans le monde
De roi qui donnât plus, ni qui sût donner mieux.

XVIII.

DÉDICACE DE L'OPÉRA D'AMADIS, POUR LULLI,
AU ROI.

1684.

Du premier Amadis¹ je vous offre l'image.
Il fut doux, gracieux, vaillant, de haut corsage :
J'y trouverais votre air, à tout considérer,
Si quelque chose à vous se pouvait comparer.

La Victoire pour lui sut étendre ses ailes ;
Mars le fit triompher de tous ses concurrents.
Passa-t-il à l'amour, il eut le cœur des belles :
Vous vous reconnaissez à ces traits différents.

Nul n'a porté si haut cette double conquête :
Les deux moitiés du monde ont su vous couronner ;
Et les myrtes qu'Amour vous a fait moissonner
Sont tels, que Jupiter en aurait ceint sa tête.

En vous tout est enchantement.
Plus d'un illustre événement

Rendra chez nos neveux votre histoire incroyable.
Vos beaux faits ont partout tellement éclaté,
Que vous nous réduisez à chercher dans la fable
L'exemple de la vérité.

Voilà, sire, sur vous quelles sont mes pensées :
Pour vous plaire, Uranie en vers les a tracées.
Quant à moi, dont les chants vous attireraient jadis,
Je dois à votre choix ce sujet d'Amadis² ;

¹ L'opéra d'Amadis fut représenté le 15 janvier 1684.

² C'était le roi lui-même qui avait donné le sujet d'Amadis à Quinault. (Voyez *Œuvres de Quinault*, édit. 1715, in-12, t. I,

Je vous dois son succès, car j'aurais peine à dire
Entre vous et Phébus lequel des deux m'inspire.

Je ne puis, pour m'en ressentir,
Qu'employer à vous divertir
Mes soins, mon art et mon génie,
Et tous les moments de ma vie.

Veillent dans ce projet m'assister les neuf Sœurs !
Je le trouve assez beau pour donner de l'envie
Aux chantres dont l'Olympe admire les douceurs.

XIX.

DÉDICACE DE L'OPÉRA DE ROLAND, POUR LULLI,
AU ROI.

1685.

Agréez de mon art les présents ordinaires ;
Ne les recevez point, en hommages vulgaires,
Dans la foule de ceux qu'attire ce séjour :
Votre mérite est tel que tout lui fait la cour.

La déesse aux ailes légères
Lui fait partout des tributaires.
Il en vient des portes du jour¹ :
C'est de là que partit la belle²

Qui préféra Médor au héros de ces vers³ ;
Son hymen attira cent monarques divers.
L'amante de Paris⁴ avait jadis, comme elle,
Intéressé dans sa querelle
Tous les maîtres de l'univers.

Le bruit que ces beautés au dieu Mars ont fait faire,
N'est rien près des combats qu'il entreprend pour vous.
Vos exploits ont rempli l'un et l'autre hémisphère
D'admirateurs et de jaloux.

Au milieu des plaisirs d'un triomphe si doux,

p. 54.) Il donna lieu à un combat poétique suscitée par madame Deshoulières. Voyez ci-après dans les ballades, et dans l'*Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, troisième édition, 1824, in-8°, p. 531.

¹ Les Siamois. (Note de l'auteur dans l'édition in-folio gravée de cet opéra de Lulli.) Le roi de Siam, par les instigations d'un Grec de Céphalonie, nommé Constantin, qui était devenu son premier ministre, avait envoyé des ambassadeurs au roi de France pour solliciter son alliance. Ces envoyés avaient vu le roi le 7 novembre 1684 ; et Louis XIV fit partir peu de temps après, pour Siam, le chevalier de Chaumont et l'abbé de Choisy, qui a écrit la relation de ce voyage. L'opéra de Roland fut représenté à la cour le 18 janvier 1685, et à Paris le 8 février suivant.

² Angélique, fille de Galafron, roi de Catay ou de la Chine, la plus orientale des régions de l'Asie, princesse qui joue le principal rôle dans le poème de Roland l'amoureux de Boiardo, et de Roland le furieux de l'Arioste.

³ Roland, qui fait le sujet de l'opéra.

⁴ Hélène.

Plaignez le paladin que mon art vous présente.
Son malheur fut d'aimer : quelle âme en est exempte ?
Il suivit à la fin de plus sages conseils :
Au lieu de ses amours il servit sa patrie ;
Son prince disposa du reste de sa vie.
Vous savez mieux qu'aucun employer ses pareils.

Charlemagne vous cède : il vainquit ; mais la suite
Détruisit après lui ces grands événements.
Maintenant notre empire a , par votre conduite ,
D'inébranlables fondements.
Ici les Muses sans alarmes
Se promènent parmi les bois :
Leurs chants en sont plus beaux , aussi bien que leurs voix.
Sij'en crois Apollon , les miens ont quelques charmes :
Puissent-ils relâcher tous vos soins désormais !
Vous imposez silence à la fureur des armes ;
Goûtez dans nos chansons les douceurs de la paix.

XX.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSIEUR LE PRINCE DE CONTI.

1685.

Pleurez-vous aux lieux où vous êtes ?
La douleur vous suit-elle au fond de leurs retraites ?
Ne pouvez-vous lui résister ?
Dois-je enfin , rompant le silence ,
Ou la combattre , ou la flatter ,
Pour adoucir sa violence ?
Le dieu de l'Oise est sur ces bords ,
Qui prend part à votre souffrance ;
Il voudrait les orner par de nouveaux trésors ,
Pour honorer votre présence.
Si j'avais assez d'éloquence ,
Je dirais qu'aujourd'hui tout y doit rire aux yeux.
Je ne le dirais pas : rien ne rit sous les cieus
Depuis le moment odieux
Qui vous ravit un frère aimé d'amour extrême ?
Ce moment , pour en parler mieux ,
Vous ravit dès lors à vous-même.

¹ François-Louis de Conti , après la mort d'Armand de Conti , son frère aîné , qu'il chérissait tendrement , s'était retiré à son château de l'Isle-Adam , sur les bords de l'Oise , où il se trouvait exilé par la volonté du roi , qui avait saisi sa correspondance tandis qu'il était à l'armée. Voyez à ce sujet l'*Histoire de la vie et des ouvrages de J. de la Fontaine* , troisième édition , 1824 , p. 598.

² Armand de Bourbon-Conti , né en 1661 , mort le 9 novembre 1685 , à Fontainebleau , de la petite vérole , qu'il avait gagnée en soignant sa femme , atteinte de la même maladie.

Conti dès l'abord nous fit voir
Une âme aussi grande que belle.
Le ciel y mit tout son savoir ,
Puis vous forma sur ce modèle.
Digne du même encens que les dieux ont là-haut ,
Vous attiriez des cœurs l'universel hommage ;
L'un et l'autre servait d'exemplaire et d'image :
Vous aviez tous deux ce qu'il faut
Pour être un parfait assemblage.
Je n'y trouvais qu'un seul défaut
C'était d'avoir trop de courage.
Par cet excès on peut pécher :
Conti méprisa trop la vie.

A travers le péril pourquoi toujours chercher
Les noms dont après lui sa mémoire est suivie ?

Ces noms , qu'alors aucun n'envie ,
N'ont rien là-bas de consolant :
Achille en est un témoignage.
Il eut un désir violent

De faire honneur à son lignage ;
Il souhaita d'avoir un temple et des autels :

Homère en ses vers immortels
Le lui bâtit. Sa propre gloire
Y dure aussi dans la mémoire
Des habitants de l'univers.
Cependant Achille , aux enfers ,
Prise moins l'honneur de ce temple
Que la cabane d'un berger.
Profitez-en : c'est un exemple
Qui mérite bien d'y songer.

Songez-y donc , seigneur ; examinez la chose ,
D'autant plus qu'on ne peut y faillir qu'une fois :
L'Achéron ne rend rien. Si nos pleurs étaient cause

Qu'il révoquât ses tristes lois ,
Nous reverrions Conti ; mais ni le sang des rois ,
Ni la grandeur , ni la vaillance ,
Ne font changer du Sort la fatale ordonnance
Qui rend sourd à nos cris le noir tyran des morts.
Ne vous fiez point aux accords
D'un autre Orphée : a-t-il lui-même
Rien gagné sur la Parque blême ?
Il obtint en vain ses amours.

Tous deux avaient du Styx repassé les contours :
Il vit redescendre Eurydice.
Il protesta de l'injustice :

Il implora l'Olympe , et neuf jours et neuf nuits
Importuna de ses ennuis
Les échos des rivages sombres.

Quand j'irais , comme lui , redemander aux ombres
Les Contis , princes belliqueux ,
On me dirait que le Cocyte
Ne considère aucun mérite ;
Je ne reviendrais non plus qu'eux.

Je ne vous dis ici que ce qu'a dit Voiture¹.
L'ami de Mécénas , Horace² , dans ses sons
L'avait dit devant lui ; devant³ eux la nature
L'avait fait dire en cent façons.
Les neuf Sœurs et leurs nourrissons
Depuis longtemps , en leurs chansons ,
Répètent que l'on voit recommencer l'année ,
Et que jamais la destinée
Ne permit aux humains le retour en ces lieux.
Conservez donc , seigneur , des jours si précieux ;
Que le temps sèche au moins vos larmes :
Celui que vous pleurez , loin d'y trouver des charmes ,
En goûte un bonheur moins parfait.
Je crains que les raisons ne soient de peu d'effet
Dans la douleur qui vous possède ;
Mais le temps n'aura-t-il pour vous seul nul remède ?

XXI. — A M^{re} L'ÉVÊQUE DE SOISSONS⁴,EN LUI DONNANT UN QUINTILIEN
DE LA TRADUCTION D'ORAZIO TOSCANELLA⁵.

1687.

Je vous fais un présent capable de me nuire.
Chez vous Quintilien s'en va tous nous détruire :
Car enfin qui le suit ? qui de nous aujourd'hui
S'égalé aux anciens tant estimés chez lui ?

¹ Cela est vrai ; et la Fontaine a exprimé exactement ici les mêmes idées que Voiture dans l'*Épître au prince de Condé* , édition de 1678 , in-12 , t. II , p. 124 à 126.

² Dans l'ode adressée à Virgile :

Multis ille bonis flebilis occidit :
Nulli flebilior quam tibi , Virgili !
Tu frustra plus , heu ! non ita creditum
Pocis Quintilium deos.
Quid ? si Threicio blandius Orpheo
Auditam moderere arboribus fidem ,
Num vanæ redeat sanguis imagini ,
Quam virga semel horrida ,
Non lenis precibus fata recludere ,
Nigro compulerit Mercurius gregi ?
HORAT. , Carm. , lib. I , od. xxiv.

³ Devant , deux fois employé dans ce vers pour avant , ce qui n'était pas une faute du temps de la Fontaine. On trouve des exemples semblables dans Boileau , dans Racine , et même dans Voltaire. Actuellement devant ne s'emploie plus que pour l'ordre des lieux ; mais , quand on parle de l'ordre des temps , on met toujours avant.

⁴ Pierre-Daniel Huet , nommé évêque de Soissons en 1685 , est plus connu comme évêque d'Avranches , parce qu'il permuta avec Bruslard de Sillery pour ce second siège en 1689 , avant d'avoir reçu les bulles du premier. Huet naquit à Caen le 8 février 1630 , et mourut le 26 janvier 1721 , à quatre-vingt-onze ans. Il était ami intime de notre poète.

⁵ La traduction italienne de Quintilien , d'Orazio Toscanella , parut à Venise en 1566 et 1568 , in-4^o.

Tel est mon sentiment , tel doit être le vôtre¹.
Mais , si votre suffrage en entraîne quelque autre ,
Il ne fait pas la foule ; et je vois des auteurs
Qui , plus savants que moi , sont moins admirateurs.
Si vous les en croyez , on ne peut , sans faiblesse ,
Rendre hommage aux esprits de Rome et de la Grèce.
Craindre ces écrivains ! on écrit tant chez nous !
La France excelle aux arts , ils y fleurissent tous ;
Notre prince avec art nous conduit aux alarmes ;
Et sans art nous louerions le succès de ses armes !
Dieu n'aimerait-il plus à former des talents ?
Les Romains et les Grecs sont-ils seuls excellents ?
Ces discours sont fort beaux , mais fort souvent frivoles :
Je ne vois point l'effet répondre à ces paroles ;
Et , faute d'admirer les Grecs et les Romains ,
On s'égare en voulant tenir d'autres chemins.

Quelques imitateurs , sot bétail , je l'avoue ,
Suivent en vrais moutons le pasteur de Mantoue².
J'en use d'autre sorte ; et , me laissant guider ,
Souvent à marcher seul j'ose me hasarder.
On me verra toujours pratiquer cet usage.
Mon imitation n'est point un esclavage :
Je ne prends que l'idée , et les tours , et les loix
Que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois.
Si d'ailleurs quelque endroit plein chez eux d'excellence
Peut entrer dans mes vers sans nulle violence ,
Je l'y transporte , et veux qu'il n'ait rien d'affecté ,
Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité.
Je vois avec douleur ces routes méprisées :
Art et guides , tout est dans les champs Elysées.
J'ai beau les évoquer , j'ai beau vanter leurs traits ,
On me laisse tout seul admirer leurs attraits.
Térence est dans mes mains ; je m'instruis dans Horace ;
Homère et son rival sont mes dieux du Parnasse.
Je le dis aux rochers ; on veut d'autres discours :
Ne pas louer son siècle est parler à des sourds.
Je le loue , et je sais qu'il n'est pas sans mérite ;
Mais , près de ces grands noms , notre gloire est petite :
Tel de nous , dépourvu de leur solidité ,
N'a qu'un peu d'agrément , sans nul fonds de beauté.
Je ne nomme personne : on peut tous nous connaître.
Je pris certain auteur³ autrefois pour mon maître ;
Il pensa me gêner⁴. A la fin , grâce aux dieux ,

¹ Perrault avait lu , dans la séance de l'Académie française qui se tint le 27 janvier 1687 , son poème intitulé *le Siècle de Louis le Grand* , dans lequel il dépréciait les anciens pour exalter les modernes. La Fontaine écrivit aussitôt cette épître pour répondre au poème de Perrault. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine* , troisième édition , p. 429 à 431.

² Virgile. (*Note de la Fontaine* .)

³ Voiture , pour lequel la Fontaine eut dans sa jeunesse une admiration presque exclusive.

⁴ Quelques auteurs de ce temps-là affectaient les antithèses ,